

**La Croix**  
**publié le 17/03/2016**  
**par Didier Méreuze**

## Les Misérables, version théâtre politique et populaire

Créée il y a six ans, cette adaptation fleuve du roman de Hugo n'a rien perdu de sa générosité, de sa fougue et de son actualité.



C'était en 2010. Un coup de tonnerre théâtral éclatait sous le ciel de la Cartoucherie de Vincennes. À l'invitation d'Ariane Mnouchkine, un jeune metteur en scène de même pas trente ans, y créait un spectacle célébré aussitôt comme une révélation, un événement : « *Tempête sous un crâne* » – une adaptation de l'intégrale des *Misérables* de Hugo, cosignée par Jean Bellorini (le metteur en scène !), en complicité avec Camille de La Guillonnière.

### **Un théâtre à l'émotion directe, généreux et profond!**

À l'époque, *La Croix* n'avait pas caché son enthousiasme, évoquant « *une plongée folle ! Trois heures et demie d'un théâtre à l'émotion directe, populaire et savant, généreux et profond !* ». C'est ce spectacle fleuve, présenté à travers toute la France et à l'étranger, que Jean Bellorini reprend aujourd'hui au Théâtre Gérard-Philipe, le Centre dramatique national de Saint-Denis, dont il est à présent le directeur.

> A lire : [L'intelligence du théâtre. Jean Bellorini, metteur en scène](#)

Autant le dire tout de suite : six ans après, cette *Tempête sous un crâne* n'a pas pris une ride. Elle n'a rien perdu de sa même fougue, de son énergie, de son intelligence.

L'émotion qu'elle diffuse est intacte. L'enchaînement des séquences provoque le même enchantement.

Certaines, évidemment, sont si connues, qu'espérées, attendues : les chandeliers de Mgr Myriel, l'« *enlèvement* » par Jean Valjean de la petite Cosette à Montfermeil, le traquenard que les Thénardier lui tendent à Paris, la mort de Gavroche, celle d'Éponine... D'autres sont à résonances ouvertement politiques : les parcours de Jean Valjean et de Champmathieu, s'achevant pour l'un au bain, pour l'autre en prison ; la réunion des « *Amis de l'ABC* » (« *l'Abaisé* », c'est-à-dire le peuple) ; le concierge abattu par un agent provocateur sur les barricades ; le suicide de Javert, homme d'ordre et de loi qui se jette dans la Seine, parce qu'incapable d'arrêter Jean Valjean qui lui a sauvé la vie...

### **Toute sa place est laissée au verbe d'Hugo**

Pour les raconter, nul besoin d'effets grandioses, ici. Baigné de jeux délicats de lumière, l'espace est vide. Le décor est uniquement constitué de bouts de ficelles et de cordes, d'un arbre mort, d'un lit de fer qui devient table, chaise, estrade. D'un ciel de loupottes qui illumine la nuit...

Toute sa place est laissée au verbe, à Hugo, à ses grandes espérances et à ses indignations, à ses envolées qui conduisent de la prise de conscience à la révolte, du constat de l'injustice et de la misère sociales à la nécessité d'en découdre pour construire un monde nouveau de liberté, d'égalité. À sa dénonciation de la misère, quand il en appelle au progrès, « *pour que la fatalité s'efface devant la fraternité* ». À cet « *élan* », qui porte toute son œuvre, souligne Jean Bellorini dans le programme, à cette « *volonté de renouveau, de renversement. C'est le bâtiment de la pensée révolutionnaire, sa charpente, son squelette.* »

### **Un septuor d'acteurs musiciens complices et superbes**

Au fil des phrases qui claquent, c'est une pensée qui se met en marche. Se partageant les personnages et les pages du livre, un superbe septuor de comédiens-musiciens lui donne chair, lui donne vie. Hormis Marc Plas (entre autres, rigoureux Javert), tous habitent leurs rôles depuis les débuts de l'aventure : Camille de la Guillonnière et Clara Mayer, d'abord seuls en scène, unis un délicieux duo de narrateurs durant la première partie – du bain de Toulon à l'installation à Paris.

Le premier est aussi Jean Valjean, ainsi que Thénardier ; la seconde, lumineuse, espiègle, pétant le feu, débordante de vitalité est la « petite » Cosette et un Gavroche bouleversant à l'heure de sa mort. Comme bouleverse aussi Karyll Elgrichi, Éponine, à briser les cœurs les plus durs, lorsque, sur les barricades, elle se sacrifie pour Marius qu'elle aime et qui ne l'aime. Comment ne pas retenir ses larmes, lorsque, succombant dans les bras, elle

n'exige de sa part qu'un baiser sur son front, son dernier souffle rendu ? Marius, c'est Mathieu Coblenz, idéaliste qui ne comprend rien...

### **Des comédiens en osmose parfaite avec l'écriture**

Au piano, à la batterie, à la guitare, en chansons..., un couple de musiciens – Céline Ottria et Hugo Sablic – les accompagne, pour former avec eux, à l'occasion, un pimpant sextuor d'accordéonistes, ou se lancer dans savants chorals.

Tous habillés à la mode de la jeunesse d'aujourd'hui, chacun tout à la fois ou tour à tour conteur, narrateur, interprète, rappeur..., ils se révèlent en osmose totale avec l'écriture, en épousent toutes les nuances.

### **Poésie intense, force terrible, illusion lyrique**

De leur jeu naissent des images d'une poésie intense et d'une force terrible : les pétales de rose jetés sur le cortège funéraire du général Lamarck ; l'évocation des barricades dans une atmosphère d'illusion lyrique qui n'est pas sans rappeler les images d'archives de Mai 68, devenues mythiques. Il faut les voir, encore tous grimpés sur une même moto, exaltés, transportés. Comme l'est le public, applaudissant sans fin, à l'instant des saluts. Gardant en mémoire cette citation de Hugo mise en exergue du spectacle :

*« Partout où l'Homme ignore et désespère, partout où la femme se vend pour du pain, partout où l'enfant souffre, faute d'un livre qui l'enseigne et d'un foyer qui le réchauffe, le livre Les Misérables frappe à sa porte et dit : ouvrez-moi, je viens à vous. »*

Didier Méreuze